

Zeitschrift: The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK
Herausgeber: Federation of Swiss Societies in the United Kingdom
Band: - (1920)
Heft: 2

Artikel: Carl Spitteler [to be continued]
Autor: Beyli, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-685982>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

reposit sous les arcs de triomphe, dans les cathédrales et au sein des terres maternelles et des terres étrangères, je vous salue avec une tendresse infinie, avec une émotion que je ne puis contenir, ô divines semences des moissons futures, ô témoins des temps nouveaux !

La Société des Nations vivra. Maintenant déjà, il nous serait difficile d'imaginer qu'elle n'existe pas, mais il serait puéril de lui demander des miracles. Les individus sont impatients parce qu'ils sont éphémères. Les collectivités évoluent lentement, parce que leur durée est sans limites.

Les traités de paix seraient en partie inexécutables si la Société des Nations n'existait pas. Les sanctions matérielles à sa portée seront peut-être et pour longtemps d'une efficacité douteuse ; elle dispose cependant d'ores et déjà de cette force morale pénétrante qui s'appelle la conscience internationale. Elle agira par la coercition aussi, mais elle dominera surtout par l'esprit. Si la première Assemblée ne se dissout pas sans avoir institué la cour permanente de justice internationale, elle aura largement ouvert une maîtresse voie à la solution des conflits entre les Etats.

Plus la Société des Nations sera universelle, plus elle possédera de gages d'autorité et d'impartialité. Les vainqueurs ne pourront renoncer pour longtemps à la collaboration des vaincus. Cette collaboration des uns avec les autres répond à une nécessité vitale. Les haines sont une malédiction. Les peuples sont très grands lorsqu'ils le sont par la générosité ou par le repentir. Je faillirais à mon devoir d'interprète, quoique indigne, de la pensée suisse, si je n'avais le courage de le proclamer dans cette enceinte.

Les solidarités morales, économiques et financières survivent à tous les désastres, malgré toutes les colères, même les plus saintes et les plus légitimes. Cette première Assemblée, qui aura déjà à examiner l'admission de nouveaux Etats, aura l'occasion et la tâche de préparer les voies qui rapprocheront la Société des Nations de son idéal d'universalité et par là de réconciliation et de paix définitives.

La plus vieille démocratie du monde qui, seule, a voulu n'entrer dans la Société des Nations que par la voie du plébiscite, salue, par ma bouche, toutes les autres, grandes et petites, d'un élan joyeux et d'un cœur fraternel.

Je souhaite, mesdames et messieurs, que votre séjour à Genève vous soit agréable. La Suisse est un pays simple ; elle tient à le rester. Genève ne peut vous offrir, dans cette saison, les splendeurs de sa nature et le sourire innombrable de son lac. Elle est, par son histoire et par son génie, de toutes les cités suisses celle qui nourrit le plus vivement la passion des idées et celle qui se tourne le plus nettement vers les préoccupations de la vie internationale. C'est par ce caractère qu'elle était prédestinée à devenir le berceau de la Croix-Rouge. Le secrétariat général de la Ligue—auquel j'adresse également l'expression la plus cordiale de notre sympathie—s'y trouvera à son aise. L'opinion publique secondera son effort.

Je forme des vœux pour que les délibérations de l'Assemblée soient toujours inspirées par le désir de la compréhension mutuelle et de l'entente amicale. L'attention du monde est concentrée sur cette Assemblée ; elle ne sera point déçue.

La correspondance officielle entre le Conseil fédéral et les gouvernements des cantons suisses, permettez-moi d'achever sur cette citation, se termine toujours par cette formule vénérable que nous avons héritée de nos pères : "Nous vous recommandons, ainsi que nous, fidèles et chers Confédérés, à la protection du Tout-Puissant."

La Société des Nations vivra, parce qu'elle doit être une œuvre de solidarité et d'amour. Représentants illustres de civilisations, de races et de langues diverses, personnages éminents accourus de tous les points du globe, disciples

éclairés de toutes les philosophies et croyants sincères de toutes les religions, laissez-moi placer la Cité nouvelle sous la garde de Celui que le Dante a nommé dans le vers sublime qui achève et résume son poème sacré :

L'Amor che muove il sole e l'altre stelle !

A well deserved compliment was paid to Sigr. Motta three days later by the Assembly electing him 1st Honorary President of the League of Nations. The "Daily Telegraph" (18th November) gives the following account of this election :

"Signor Tittoni (Italy) proposed as a compliment to the Swiss people, that Signor Motta, president of the Confederation, should be elected honorary president of the Assembly. This would also be an act of homage to the democracy which Signor Motta represented, which, by its frank and loyal method of government, had won the sympathy of the whole world, and had kept itself free alike from the evil influences of plutocracy and the influences of communism and anarchy. More than any other nation, Switzerland had realised the old Latin saying "sub lege libertas." The motion was carried by acclamation, the applause lasting several minutes. Signor Motta made a graceful reply, saying that he regarded the honour conferred not upon himself personally, but as a tribute to Switzerland and his office as President of the Swiss Confederation."

CARL SPITTELER.

(F. BEYLI)

BIOGRAPHICAL NOTES ON SPITTELER.

Born at Liestal, April 24th, 1845. Studied Law at Basel, Theology at Zürich, Heidelberg and Basel. In 1871 goes to Russia as tutor, then to Finland. Returned 1879. Teacher at the High School for girls in Berne and at a private school at Neuveville, 1879-1885. "Prometheus und Epimetheus" appeared 1880. Married Marie Opp von Hoff 1885, and became editor of the "Gränzpost" in Basel, then collaborator of the "Basler Nachrichten" 1890-1892, Feuilleton editor of the "Neue Zürcher Zeitung." Retired to Lucerne 1892.

"Prometheus und Epimetheus, ein Gleichnis" (1881); "Extramundana, Kosmische Dichtungen" (1883); "Schmetterlinge, Gedichte" (1889); "Conrad der Leutnant, eine Darstellung" (1898); "Lachende Wahrheiten, gesammelte Essays" (1898); "Olympischer Frühling" Epos, (1900-1910); "Glockenlieder, Gedichte" (1906); "Imago, ein Roman" (1906); "Die Mädchenfeinde, Gerold und Häsli, eine Kindergeschichte" (1907); "Meine frühesten Erlebnisse" (1914), appeared in Diederichs Verlag in Jena; "Literarische Gleichnisse" (1892); "Friedli der Kolderi," Erzählungen (1891); "Gustav, ein Idyll" (1892); "Balladen" (1896) at Albert Müller's in Zürich.

Every Swiss knows Carl Spitteler as a politician. Those who have not read his famous speech on Swiss Neutrality have at least heard it praised or condemned. If condemnations were more numerous than praises in some parts of our country in 1914, there is no Swiss to-day but recognises the timeliness, the wisdom, and the righteousness of that speech. Spitteler has earned the everlasting gratitude of our country for his "Kopfkärung," and his unequivocal expression of mind—Spitteler's books were nearly all published in Germany and he must have had many times more readers beyond the Rhine than in his native land—will go down in our history as a deed of manliness and moral courage only surpassed by the great acts of heroism performed in the late war. The pithy aphorisms and precepts on high politics well deserve to be printed in our school books and the phrase "The moral of history can be condensed into one sentence: Every state robs as much as it can—with intervals of digestion and fainting fits which are called 'peace'" should be painted in large letters on the walls of the "Salle de la Reformation" at Geneva where the Assembly of the League of Nations sits—not as a "lasciate ogni speranza" but as a warning of the Past to the Future.

Spitteler was approaching his seventieth birthday, when he made his début as a political speaker, and we fear no contradiction in saying that he never dreamt of entering the arena of politics, before the Zürich group of the N.S.H. invited him to speak in their midst. Unlike Gottfried Keller, who was a politician by tradition and predilection, who took part in the "Freischarenzügen" and wrote patriotic songs, Spitteler kept aloof from all politics until 1914. He lived a secluded life high up on Parnassus, watching and meditating on the struggle down on the plain but being content with his animals and his visions like St. Jerome in Dürer's picture.

If every Swiss knows Spitteler as a politician, we make bold to say that very few know him in his real craft—as a poet. The reasons for this are threefold. First of all, the dust of a generation has to accumulate on the works of a great artist or poet before they are recognised as such; they must smell "musty" as some people say of the British Museum and similar institutions. Twenty years ago Gottfried Keller's fame was still shadowed by his namesake Augustin, whose reputation rose in a different domain. To-day his works are being read far and wide; anyhow, edition follows after edition. The second fault lies with the public, because they do not take any interest in poetry. Who reads verses to-day, and has ever anybody read them? The third and most grievous fault, however, has to be laid at the door of Spitteler himself: the reason is that he does not write for the public. The instinct of the masses, the fashion of the time, the tendency of literature, Spitteler heeds them not; his only guide is the inspiration of his soul.

(to be continued).

AUS GOTTFRIED BOHNENBLUST'S SPITTELER REDE,

*gesprochen in Luzern bei der Feier des 75. Geburtstages des Dichters.
Heute gelten sie dem Träger des Nobel Preises.*

Carl Spitteler hat seine Tat als Künstler getan. Gross steht sein Werk vor uns, und Apoll grüsst seinen Dichter, den Entdecker, den Helden, den Sieger. Dieses Werk gilt unserem Lande und der Menschheit. Carl Spitteler ist kein Heimatdichter im engern Sinn. Des Menschen Heimat ist die Erde, und nicht einmal sie allein. Aber guttätig ist seine Dichtung, Alpen und Jura haben an seinem Olymp gebaut, und des Grossvaters Kirschbaum fehlt nicht auf dem ewigen Berge. Das heisst noch einmal: er ist ein Schweizer. In unserer Heimat soll ja doch germanischer und romanischer Geist Eins sein, keiner herrschen, einer dem andern dienen. Und dienen kann nur, wer sich treu bleibt. Auch dieses Vergängliche ist ein Gleichnis höchsten Ranges. Und das Werk Spittelers ist ein Symbol schweizerischen Geistes, wie Holders Menschen ein Symbol eidgenössischen Willens sind.

Er schuf ein Gleichnis, und er ist ein Gleichnis geworden.

So lange wir das Leben haben, wird Carl Spitteler vor unserem Auge stehen als der grosse Dichter und als der mutige Kämpfer: Meister in der Welt hoher Kunst und reinen Menschenwertes, und echter Sohn seines Vaterlandes, dessen Wesen sein Werk spiegelt, dessen Einheit er fordern durfte, weil sie in ihm selber lebte.

“Wie Wasserdonnertanz umrauscht von Adlerflug!
Mut sei mein Wahlspruch bis zum letzten Atemzug!
Mein Herz heisst Dennoch. Herakles bedarf nicht Dank.
Auch mit verhärmten Wangen geht sichs ohne Wank.
Genug, dass über meinem Blick der Himmel steht,
Getrost, dass eines Gottes Odem mich umweht.”

Sie, verehrter lieber Meister, bedürfen des Dankes nicht. Eben darum kommt er zu Ihnen und neigt sich Ihnen in Ehrerbietung, mit ernster Freude und warmem Wunsch. Ist es nicht, als sei der Schicksalsbrief des Herakles nicht mehr zerrissen und in alle Welt zerstreut, sondern als sammle er sich wieder aus allen vier Winden, und der mutige Wanderer auf der Erdenstrasse lese darauf die Worte: “Kriege, fliege, siege! So hat sich sein Schicksal erfüllt, treu und tapfer, mutvoll und schön.”

PER L'INFANZIA TICINESE.

Il fascicolo d'ottobre della rivista "Pro Juventute" è dedicato interamente alla gioventù ticinese. Vi troviamo contribuzioni dell'on. Giuseppe Motta, Presidente della Confederazione, del Dr. Carlo Sganzi, Direttore della scuola normale cantonale a Locarno, del Dr. Arnoldo Bettelini, Ispettore forestale a Lugano e di varii scrittori d'altri cantoni, tutti ammiratori della bellissima opera incominciata nel Ticino alcuni anni fa. Ma cediamo la parola al Dr. Bettelini:

“Se noi consideriamo la condizione misera e triste in cui giaceva il Ticino, quando iniziò, nel 1803 la sua vita di cantone libero ed indipendente, dobbiamo riconoscere che il progresso compiuto in un secolo di libertà fu ammirevole.”

Ma ci sono alcuni rami della vita civile e sociale del Ticino che pur troppo furono trascurati. Quello dell'assistenza all'infanzia ed alla fanciullezza è forse la trascuranza che per noi riesce più dolorosa et donnosissima. Risulta dalle statistiche che la mortalità infantile nel Ticino è più grande che in nessun altro Cantone. La media è di 18.1% per il Ticino, 7.7% per Unterwalden Basso, 9.5% per Glarona, 9.8% per Ginevra, 14.5% per il Vallese, etc.

Ma ciò che, dal punto di vista sociale è forse più grave ancora, è che nel Cantone Ticino vi è una percentuale assai alta di bambini e fanciulli che non muoiono, ma sono lasciati avviare ad un avvenire che per molti è peggiore della morte.

Sono cioè i bambini che hanno in sé i germi di *degenerazione fisica o morale, deficienze, anormalità* e che non ricevono le cure risanative e rigeneratrici necessarie. Sono miseri condannati, senza loro colpa, ad una vita debole, languida, breve; a non poter provvedere da sé ai propri bisogni a non poter essere elementi utili nella famiglia, nella patria, anzi ad esserne di danno, a trascinare i giorni tristi nella infermità di corpo o, ciò che è ben peggiore, di spirito, a lasciarsi morbosamente trascinare ai vizi ignobili e degradanti; a finire nella depravazione, nella delinquenza. Ah, triste è il pensiero di questi nostri piccoli fratelli, di queste vittime innocenti. Essi non hanno chiesto di nascere e di vivere, eppure vivono, ma quale vita! Essi vivranno, ma per conoscere acerbamente la crudeltà di un destino di cui non hanno colpa eppure di cui devono subire l'ingiustizia.

Quando noi passiamo nei ricoveri di mendicizia, negli ospedali, nei manicomi, nei sanatori, nelle carceri e noi vediamo tanti cenci umani, tanti corpi che si sfanno, tanti intelletti spenti, tante anime torve, un pensiero angoscioso ci stringe il cuore; molti di questi nostri sventurati fratelli sono vittime della trascuranza nella loro infanzia e nella loro fanciullezza.

Allora io sento venire da essi questa voce: *Perchè non vi curaste di noi? Perchè ci abbandonaste a così iniqua sorte? Perchè, voi che potevate, non ci aiutaste?*

Ah, io la sento la vostra voce, fratelli sventurati, vi amo. Perdonateci. I nostri padri troppo furono assorbiti dalle necessità urgenti. Nascemmo a libertà quando i nostri Confederati già in essa erano adulti. Tutto era a fare per dare ordinamento al nostro piccolo Stato, per istruire il popolo in